

Les coiffeurs et le salon Betting

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 27

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181402>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les coiffeurs et le salon Betting.

Les coiffeurs forment une race à part ; ils ont des mœurs, des habitudes qui leur sont propres et qu'on chercherait vainement dans les autres professions. Le coiffeur a l'air enjoué, le regard taquin, les manières aisées, la chevelure relevée et coquette, la jambe arrondie, la parole abondante, les réparties promptes et faciles et je ne sais quoi dans la tournure qui le fait reconnaître au premier coup d'œil.

Nul plus que lui ne voit autant de monde dans une journée, nul n'entend raconter plus d'anecdotes et de contes plaisants, nul ne connaît mieux la chronique locale : autant de barbes, autant de nouvelles qui sont par lui revues, corrigées et augmentées.

On ne saurait croire combien de choses on confie facilement à son coiffeur lorsqu'on est entre ses mains, lorsque son peigne vous ramène sur les tempes et le haut du crâne les cheveux qui vous restent et qu'il multiplie, par les secrets de l'art, les mèches clair-semées qui, sans son concours, laisseraient à nu le cuir chevelu.

Cet homme qui restaure, sur notre tête, les ravages du temps, n'a-t-il pas droit à notre estime et à toutes nos confidences ?...

Voyez cette belle dame dont la tête est couronnée d'une abondante chevelure, voyez ces nattes blondes qui retombent sur ses épaules et dont les soyeuses ondulations vous arrachent des soupirs. Hélas ! ce que vous contemplez n'est pas toujours l'ouvrage de la nature ; celui qui a travaillé à cette tête charmante n'est pas l'Auteur de tout bien, lui seul, c'est le coiffeur, dont l'expérience et le talent ont su choisir dans sa provision de chignons celui qui mariait le mieux son teint avec ce qui restait à l'angélique créature.

Après cela, trouverez-vous étonnant que l'homme qui rend de si grands services à l'humanité, aux têtes dépouillées par l'automne de la vie, jouisse de l'entière confiance de ses clients ? Rien de plus naturel.

Et voilà pourquoi le coiffeur sait tout ; voilà pourquoi il entre dans les secrets de l'homme dont il teint les favoris grisonnants, comment il se fait que la dame dont il édifie le chignon lui parle à cœur ouvert.

On dit tout au médecin dont la science peut vous guérir.

Quelques coiffeurs sont devenus célèbres ; il suffit

de citer entr'autres Jasmin, le coiffeur d'Agen, dont les œuvres poétiques, écrites en idiome provençal, ont obtenu la plus grande popularité dans le midi de la France.

Malgré ses talents et ses succès, Jasmin sut toujours conserver sa simplicité primitive, et ne dédaigna point de continuer l'exercice de sa modeste profession. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il fut fêté partout et recherché de tous les hommes lettrés de la grande capitale ; chacun voulait le posséder quelques instants dans son salon, et l'entendre déclamer, avec une verve remarquable, les productions littéraires d'une langue aux expressions à la fois énergiques, pittoresques et pleines de poésie.

Cependant le temps s'écoulait ; Jasmin avait hâte de rentrer dans ses foyers et de reprendre son rasoir. Aussi lorsqu'un journaliste, qui brigait l'honneur de lui offrir le thé, le supplia de rester à Paris un jour de plus, le poète lui répondit dans la langue qui lui était chère : *Lé barbé créchont à Agen* (Les barbes croissent à Agen).

Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette, a joui d'une assez grande célébrité par la publication de ses mémoires qui renferment de curieuses révélations sur la cour de Louis XVI et les événements de cette époque.

Un de nos compatriotes, Philippe Corsat, a produit de nombreuses chansons et poésies populaires, et de simple barbier qu'il était, est devenu rédacteur d'un journal charivarique, le *Carillon de St-Gervais*, qui paraît à Genève depuis plusieurs années.

Lausanne eut aussi son coiffeur populaire, l'homme aux spirituelles réparties, aux anecdotes piquantes, et qui sut allier pendant longtemps le travail du rasoir et du peigne à des goûts artistiques. Nous l'avons tous vu plus d'une fois, très à l'aise sur notre petite scène du Casino, remplir ses rôles avec l'habileté d'un acteur de profession ; nous avons applaudi ses chansonnettes dans les banquets de nos fêtes ou dans des réunions d'amis. Mais depuis qu'il a jeté le rasoir et les ciseaux, on dirait que sa gaité, sa verve et ses chansonnettes l'ont abandonné, comme si toutes ces choses étaient inséparables, chez lui, des barbes et des savons.

Son successeur n'est ni poète, ni acteur, ni chanteur, mais son nom passera à la postérité par un autre chemin ; ce chemin, c'est son magnifique salon qui vient de s'ouvrir en St-François et qui fait courir tout Lausanne.

Le local où l'on voyait, il y a quelques mois seu-

lement, une agglomération de volailles de toute espèce, d'oies déplumées, de canards sans tête et de lièvres saignants, est maintenant transformé en un salon de coiffure du meilleur goût, véritable bonbonnière que la marquise de Pompadour aurait enviée et dont les boudoirs du Trianon auraient été jaloux.

On entre. L'odorat est agréablement flatté par des parfums de violette, de réséda, de vanille qui s'échappent des vitrines ou s'étagent des articles de parfumerie. Dans d'autres vitrines est arrangée avec goût une très belle collection de sculptures de l'Oberland, s'étalant aux yeux des nombreux clients qui attendent leur tour.

Enfin le tour arrive. On écarte de la main un rideau de soie et le salon de coiffure s'offre à vous resplendissant d'attraits. L'architecture de ce local est très originale; son plafond en voûte et l'énorme épaisseur des murs, qui donnent aux fenêtres de profondes embrasures, le font ressembler à quelques chambres des châteaux du moyen-âge. Des rosaces, des gaufres, des reliefs charmants décorent le plafond; des filets d'or et des guirlandes courent le long des corniches, et des amours se jouent dans les médaillons.

De nombreuses glaces reflètent et multiplient les ornements. La lumière, heureusement tamisée par des rideaux de diverses couleurs, jette sur les clients barbouillés de savon, les plus douces teintes, et de petites corbeilles suspendues laissent retomber sur leur tête des liserons en fleurs.

Au-dessous de chaque glace, sur des consoles de marbre dont les pieds sont artistement travaillés, sont alignés des flacons de parfumerie, des cosmétiques et de précieux vases du Japon, remplis de poudre de riz.

A gauche de la porte d'entrée est un appareil télégraphique annonçant au comptoir ce qui est dû par le client qui va sortir. Un B indique la barbe, un C la coupe de cheveux, un F la frisure. Le lavage de la tête est désigné par L ou Ch. (Champooing).

Il y a tant de choses à voir dans ce salon, qu'on s'arrête sur le seuil, le regard captivé par mille détails qui vous font oublier le but de votre présence chez le coiffeur. Mais bientôt le garçon vient interrompre votre rêverie en vous poussant un fauteuil moelleux dans lequel vous vous enfoncez agréablement. Les pieds reposant sur un petit banc doucement incliné, la position du client pendant l'opération ne laisse rien à désirer. Par un mécanisme ingénieux, le dossier du fauteuil lui fait mouvoir la tête dans tous les sens sans qu'il ait besoin de s'en préoccuper le moins du monde. Un rasoir toujours bien affilé et habilement manié le rase en quelques minutes comme par enchantement, après quoi un léger duvet de poudre de riz lui rafraîchit la peau. Puis, le fauteuil tourne sur lui-même, glisse sur de petits rails et le conduit en face du lavabo.

Là, si vous le désirez, une espèce de peignoir en caoutchouc est jeté sur vos épaules et une pluie d'eau de rose, lancée avec force par une espèce de pomme d'arrosoir, vous asperge la tête et vous fait oublier les grandes chaleurs de l'été. Ramené vis-à-

vis d'une splendide glace, le dernier coup de peigne vous est donné, et vous sortez de là rajeuni, frais et rosé, comme si un souffle bienfaisant et régénérateur avait passé sur tout votre être. L. M.

Pour endormir ma fille.

Tous les petits oiseaux du bois
Ont caché leur tête à la fois
Sous leur aile;
Tous les petits enfants aimés
Ont éteint de leurs yeux fermés
L'étincelle.

Les marguerites dans les prés,
Les alouettes dans les blés,
Tout repose
Et dort maintenant comme vous,
O mon oiseau joyeux et doux,
O ma rose!

Mais ce pauvre nid suspendu,
Mal protégé, mal défendu,
Se balance;
Les petits oiseaux effrayés,
Que le vent froid a réveillés,
Font silence.

Car leur mère, ô ma belle enfant!
Ce matin, d'un vol triomphant,
S'est sauvée,
Cherchant tout le long du chemin
De quoi nourrir encor demain
Sa couvée.

Puis un faucheur qui revenait,
Tandis qu'aux champs elle glanait,
L'a surprise
Gémissant sur son cher trésor
Abandonné si frère encor
A la bise.

Près du petit nid isolé,
Tout refroidi, tout désolé,
Le vent gronde;
Moi je rêve et je dis : Hélas!
Mon Dieu ne me retirez pas
De ce monde!

Car vous m'avez aussi donné
Un enfant, trésor couronné
De tendresse;
Et si votre main la défend
C'est moi dont l'amour triomphant
La caresse.

C'est moi qui baise son sommeil,
C'est moi qu'elle trouve au réveil,
Eveillée;
Bientôt pourtant si je mourrais
De ce cœur léger je serais
Oubliée.

Ingrats qui nous font tant souffrir,
Toujours trembler, souvent mourir
Avant l'heure,
Vous oubliez vite un trépas,
Anges sereins, qui n'aimez pas
Quand on pleure.

Ainsi vont toutes mes chansons
S'accrochant aux plus noirs buissons